



HAL
open science

L'USAGE DU VOYAGE EN GÉOGRAPHIE

Bruno Lecoquierre

► **To cite this version:**

Bruno Lecoquierre. L'USAGE DU VOYAGE EN GÉOGRAPHIE. Géographie et cultures, 2010. hal-01919098

HAL Id: hal-01919098

<https://normandie-univ.hal.science/hal-01919098>

Submitted on 12 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'USAGE DU VOYAGE EN GÉOGRAPHIE

Bruno Lecoquierre¹

CIRTAI/UMR IDEES – Université du Havre

Résumé : Le voyage, sous toutes ses formes, est géographique par essence puisqu'il nécessite le déplacement dans l'espace géographique et l'éloignement de son cadre de vie habituel. Par là même, il permet la confrontation à l'altérité et la constatation de la diversité persistante du monde. Les géographes se sont emparés de cette thématique sous sa forme la plus récente et la plus pratiquée qui est celle du tourisme. Ce dernier, cependant, n'est qu'une forme de voyage parmi d'autres et la thématique du voyage, en tant que telle, peut être considérée comme un objet de recherche à part entière.

Mots-clés : voyage, exploration, tourisme, altérité, mobilité, terrain.

Abstract: *Travel is intrinsically geographical as it implies displacement in the geographical space and distance from home. Therefore it allows people to face alterity and to verify the persistent diversity of the world. Geographers work on this subject concentrating on tourism. Tourism, however, is only one of the many forms that travel means, and using the larger theme of travel is a complete research object.*

Keywords: *travel, exploration, tourism, alterity, mobility, field.*

Dans l'histoire de l'humanité, les grands voyageurs ont toujours été des personnages marquants, au carrefour de l'aventure, de la littérature et de la science. Certains d'entre eux ont acquis une stature universelle : Hérodote, Marco Polo, Christophe Colomb, Charles Darwin... D'autres, moins connus, ont pourtant profondément marqué l'histoire de la découverte géographique, comme Ibn Battûta, Cook, Humboldt, Caillié, Livingstone, Shackleton, ou encore, après la Première Guerre mondiale, Thesiger, Victor et Monod, par exemple.

1. courriel : bruno.lecoquierre@univ-lehavre.fr

Pendant de nombreux siècles, le voyage a été synonyme d'exploration ; il a désormais essentiellement pris la forme du tourisme. Si l'éloignement et la découverte – c'est-à-dire la confrontation à l'altérité des lieux et des cultures – en constituent toujours les dimensions principales, d'autres se sont peu à peu estompées comme le risque et la longue durée. Dans le monde contemporain, marqué par le primat de la mobilité ainsi que par la possibilité technique et économique de la massification des déplacements, le voyage apparaît comme le vecteur privilégié de l'ouverture à la diversité des cultures. Cela peut apparaître comme contradictoire avec l'idée de la mondialisation, souvent perçue comme facteur d'homogénéisation du monde, mais le voyage doit pourtant être considéré comme le meilleur moyen qu'ont les hommes de vérifier la persistance d'une diversité des identités, des pratiques culturelles et des modes de vie que le discours sur la mondialisation ne laisse pas toujours transparaître.

En géographie, on peut remarquer que le voyage n'est généralement pas considéré comme un thème de recherche en tant que tel. Ses déclinaisons les plus concrètes sont celle de l'exploration, avec une approche essentiellement historique et littéraire, et celle du tourisme avec une approche croisée entre l'anthropologie, l'économie et la géographie. Pourtant, le voyage que Roger Brunet avait présenté dans *Les mots de la géographie* comme "le sport naturel des géographes", peut être considéré comme une activité fondamentalement géographique puisqu'elle se rapporte à la pratique physique et concrète de l'espace géographique par les hommes pour leur travail et leurs loisirs :

"Les voyages sont des moments particuliers de l'existence, dans lesquels nous sommes confrontés, de façon plus explicite, à l'espace" (Bailly, Scariati, 1999).

L'objet de cet article est d'envisager le voyage comme un thème géographique à part entière, par son inscription dans l'espace géographique, par les interrelations qui s'instaurent entre les acteurs du voyage ainsi qu'entre ceux-ci et l'espace géographique, par ce que représente le voyage comme vecteur de la mobilité et comme modalité de la confrontation à l'altérité.

De l'exploration au tourisme : deux bifurcations historiques majeures

Le voyage a été pendant très longtemps synonyme d'exploration de la terre, forme la plus ancienne et la plus durable du voyage. En effet, la pratique du nomadisme, qui exige bien entendu le déplacement et l'éloignement, ne peut être cependant considérée comme une forme de voyage à proprement parler :

"Le 'mouvement' sur des distances souvent importantes fait partie intégrante de la vie nomade, or tout mouvement n'est pas nécessairement vu comme un voyage. [...] Le voyage correspond au *franchissement d'un seuil* du connu vers l'inconnu, vers ce qui est considéré comme l'extérieur du parcours nomade régulier. Il implique la traversée d'un espace dangereux pour atteindre l'étape visée" (Claudot-Hawad, 2002).

L'exploration de la Terre a été essentiellement maritime entre le début des Grandes découvertes (milieu du XV^e siècle) et la fin du siècle des Lumières (fin du XVIII^e siècle), ce qui permettait à Jean-Jacques Rousseau d'écrire en 1755 dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* qu'il n'y a "que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours : les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires", les marins représentant ici les explorateurs.

Une première bifurcation importante va avoir lieu à la toute fin du XVIII^e siècle avec la longue expédition d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Bonpland en Amérique espagnole (1799-1804). Pour la première fois, l'exploration continentale prend le pas sur les grandes missions océaniques, telles qu'elles avaient été organisées par la France et l'Angleterre dans le dernier tiers du siècle (Bougainville, Cook, Lapérouse, Vancouver, etc.) :

"Dans des expéditions scientifiques, peu de voyageurs ont eu, au même degré que moi, l'avantage de n'avoir pas seulement vu des côtes, comme c'est le cas dans les voyages autour du monde, mais d'avoir parcouru l'intérieur de deux grands continents dans des étendues très considérables, et là où ces continents présentent les plus frappants contrastes, à savoir, le paysage tropical et alpin du Mexique ou de l'Amérique du sud, et le paysage des steppes de l'Asie boréale" (Humboldt, 1848¹).

1. *Cosmos - Essai d'une description physique du Monde*, préface de l'auteur en français pour la version française.

Cette expédition est aussi pour la première fois une mission d'exploration scientifique organisée en tant que telle¹, liant ainsi les deux versants jusqu'alors séparés de la géographie, celui officiel et le plus souvent erroné des savants de cabinet, et celui, généralement méprisé, des navigateurs qui étaient considérés comme des aventuriers par les savants et les philosophes, ainsi que Diderot l'expose clairement dans *l'Histoire philosophique et politique des Deux Indes* :

"L'homme contemplatif est sédentaire, et le voyageur est ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage dédaigne les détails minutieux de l'expérience, et le faiseur d'expériences est presque toujours sans génie" (Raynal, 1781).

Le XIX^e siècle va être marqué par l'exploration continentale de l'Afrique (avec, par exemple, Caillié, Barth, Livingstone, Stanley, Savorgan de Brazza) et par celle des terres polaires (Dumont d'Urville, Franklin, Nordenskjöld, Nansen). Il va être aussi le siècle des voyages d'écrivains. Ceux-ci, à la suite de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811), vont tous se mettre à organiser des "tours", notamment en Italie et en Orient, d'où ils vont ramener de très nombreux récits :

"Vous qui ne voyagez autrement que par l'esprit, allant de livre en livre, de pensée en pensée, et jamais de pays en pays, vous qui passez tous vos étés à l'ombre des mêmes arbres et tous vos hivers au coin de la même cheminée, vous voulez, dès que je quitte Paris, que je vous dise, moi vagabond, à vous solitaire, tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai vu. Soit. J'obéis" (Hugo, 1834-72).

Une autre bifurcation majeure, beaucoup plus spectaculaire, va se produire dans la seconde moitié du XX^e siècle : celle de la généralisation du tourisme, au point de devenir l'une des premières activités économiques au monde. Le développement du tourisme va rendre le voyage potentiellement accessible à tous – sous réserve, toutefois, d'avoir des moyens financiers suffisants pour y participer – alors qu'il n'avait été réservé, jusque-là, qu'à des élites. Cette nouvelle forme de voyage, issue des "tours" du XIX^e siècle² et dont le développement a été permis par l'amélioration technique constante des moyens de transport, a d'abord été très valorisée avant

1. Au retour d'une expédition commanditée en 1735 par l'Académie des sciences dans la Cordillère des Andes pour mesurer l'arc de méridien sous l'Équateur (afin de vérifier la théorie de Newton sur l'aplatissement de la Terre aux pôles), Charles-Marie de la Condamine descendit le cours de l'Amazone pendant quatre mois en 1743 et fit ainsi œuvre d'exploration scientifique. Ce voyage était cependant circonstanciel et ne relevait pas d'un projet d'exploration scientifique organisé.

2. Le premier circuit touristique est réputé avoir été organisé par Thomas Cook en Angleterre (dans la région de Leicester) en 1841.

d'acquérir une connotation péjorative après la Première Guerre mondiale, notamment sous les plumes de Paul Nizan et de Stefan Zweig. En 1925, dans *Aden Arabie*, Nizan illustre le désenchantement du voyage en écrivant que, par rapport à l'Europe, "les autres continents fournissaient quelques-uns des mondes imaginaires que tous les hommes inventaient dans la nuit pour oublier les vérités de leur purgatoire et décorer d'illusions leur indigence et leur écrasement". Et Stefan Zweig s'attaquait plus précisément au tourisme en écrivant en 1926 dans *Auf Reisen* :

"Nul besoin de se soucier d'argent, de se préparer, de lire des livres, de se mettre en quête d'un logement – derrière ces voyages (je ne dis pas ces voyageurs) se tient, avec son couvre-chef coloré, le gardien (car il est bien une sorte de garde et de gardien), qui leur explique mécaniquement chaque particularité de l'endroit [...]. En outre, c'est bon marché, pratique, et avant tout facile – à coup sûr la formule de l'avenir. On ne voyagera plus, on sera voyage".

Après la Seconde Guerre mondiale, c'est un grand intellectuel, Claude Lévi-Strauss, qui va apparaître comme le principal contempteur du voyage dans son célèbre livre *Tristes tropiques* (1955), sans jamais utiliser toutefois les mots "tourisme" ou "touriste". Les premières lignes de l'ouvrage affirment résolument la vision négative que l'anthropologue a du voyage sous toutes ses formes :

"Je hais les voyages et les explorateurs. [...] L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin...».

L'auteur se montre particulièrement violent lorsqu'il écrit, quelques pages plus loin :

"Comment la prétendue évasion du voyage pourrait-elle réussir autre chose que nous confronter aux formes les plus malheureuses de notre existence historique ? [...] Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité".

Lévi-Strauss s'en prend tout particulièrement à une pratique nouvelle pour l'époque qui est celle de la vulgarisation des voyages par le récit :

"C'est un métier, maintenant, que d'être explorateur ; métier qui consiste, non pas, comme on pourrait le croire, à découvrir au terme d'années studieuses des faits restés inconnus, mais à parcourir un nombre élevé de kilomètres et à rassembler des projections fixes ou animées, de préférence en couleur, grâce à quoi on remplira une salle, plusieurs jours de suite, d'une foule d'auditeurs auxquels des platitudes et des banalités sembleront miraculeusement transmutes en révélations pour la seule raison qu'au lieu de les démarquer

sur place leur auteur les aura sanctifiées par un parcours de vingt mille kilomètres".

Pour lui, les voyages et leurs récits "apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à l'accablante évidence que 20 000 ans d'histoire sont joués".

L'anthropologue démontre à travers cette charge violente contre les voyageurs et leurs récits que le voyage ne peut représenter pour lui qu'une méthode et non une fin en soi ; c'est aussi cependant montrer le rôle central et incontournable des missions d'exploration, aussi pesantes soient-elles, dans la carrière d'un ethnologue. Claude Lévi-Strauss mêle ainsi deux questions qui ne sont pas tout à fait de même nature : le voyage comme activité spécifique qui se suffit à elle-même et le voyage comme modalité méthodologique rendant possible la pratique de l'ethnologie. Sur cette question, et de manière beaucoup plus humoristique, Nigel Barley s'interrogera lui aussi sur la signification de la recherche de terrain en anthropologie dans son livre intitulé *Un anthropologue en déroute* (1983) :

"Il était difficile de déterminer si le travail de terrain n'était qu'une rude corvée comparable au service militaire, dont on pouvait facilement se débarrasser sans se plaindre, ou s'il s'agissait d'un des "petits bénéfices" du métier dont un homme devait profiter avec reconnaissance".

Et l'auteur de conclure qu'il faut "envisager l'éventualité, aussi mince fût-elle, de voir le travail sur le terrain contribuer efficacement à l'enrichissement du savoir"...

Ces considérations sur la méthode du voyage comme condition de la pratique d'une profession scientifique qui en dépend plus ou moins directement peuvent aussi interroger les géographes pour qui la pratique du terrain se traduit parfois par la nécessité du déplacement et du voyage. Les anciens géographes tropicalistes et les spécialistes contemporains des différentes régions du monde sont tout particulièrement concernés par cette méthode mais elle n'est toutefois pas aussi obligatoire en géographie qu'en ethnologie et le terrain des géographes peut prendre d'autres formes que celui du déplacement physique dans des contrées éloignées. On peut cependant faire le constat d'une confusion assez fréquente en géographie entre le voyage et la pratique du terrain. Cette proximité aux contours mal établis explique peut-être que le thème du voyage en tant que tel soit resté assez marginal dans les problématiques de la discipline.

Définitions et "valeurs" contemporaines du voyage

"Voyage" est un mot riche de sens, porteur de valeurs positives, ouvrant l'imagination par sa seule évocation à l'immensité de l'étendue terrestre. Le phénomène éditorial massif, actuellement, de la publication de récits de voyage atteste de la vogue de cette forme de mobilité dans le monde occidental contemporain. De très nombreux récits épuisés sont réédités et des récits encore jamais retranscrits sont portés à la connaissance du public. Cependant, le plus étonnant est sans doute le foisonnement de récits de voyageurs en activité dont les textes sont publiés quasiment au fur et à mesure de leurs expéditions. Il va sans dire que tout ne se vaut pas et que n'est pas Nicolas Bouvier¹ qui veut mais, pour le grand public, ces auteurs apparaissent comme les dépositaires d'une très ancienne tradition de déplacement – voire de nomadisme – dans laquelle des valeurs apparemment dépréciées reprennent vigueur : l'isolement, le risque, l'inconfort, l'incertitude temporelle. Ces voyageurs, capables d'endosser des valeurs éloignées de la norme du monde contemporain, font figure de héros modernes en apportant aux sédentaires du rêve et de l'idéalisme (Lecoquierre, 2008). Sans doute ce type de littérature permet-il aussi de parer le voyage d'atours plus nobles que ceux du tourisme dans les représentations du grand public.

L'anthropologue Jean-Didier Urbain s'était saisi de cette question en 1991 dans un livre qu'il avait à dessein intitulé *L'idiot du voyage*. L'auteur avait pour projet de pourfendre la vision caricaturale opposant les bons voyageurs aux mauvais touristes et de démonter les ressorts de cette opposition aux fondements, selon lui, largement imaginaires :

"*Touriste* n'est pas un mot sans arrière-pensée. Péjoratif, il dépouille dans l'instant le voyageur de sa qualité principale : *voyager*. Sur ce point, le préjugé ordinaire est formel : le touriste ne voyage pas. Adepte des "circuits", il ne fait que *circuler*. Cela suffit à faire de ce voyageur un mauvais voyageur : un nomade aux pieds plats".

Cette mauvaise réputation fait du touriste, selon l'anthropologue, un destructeur alors que le voyageur est paré d'une réputation "éthique" :

"L'opposition entre touriste et voyageur est absolue. S'il arrive que le voyageur devienne touriste, ce ne peut être que par mégarde : une 'erreur de parcours', un égarement très provisoire".

1. Nicolas Bouvier a publié *L'usage du monde* en 1963. Ce récit d'un long voyage effectué dans l'est de l'Europe et en Asie centrale en 1953-54, d'une très grande qualité littéraire, est généralement considéré comme le modèle des récits de voyage.

Le tourisme devient alors synonyme de mercantilisme, d'envahissement et de destruction de l'environnement quand "le voyageur observe, découvre, respecte, préserve, améliore, sauve ou espère sauver le monde".

Un autre anthropologue, Marc Augé, parvient à des conclusions très différentes dans son livre *L'impossible voyage* (1997) lorsqu'il écrit qu'il faut voyager "mais surtout ne pas faire du tourisme" :

"Ces agences qui quadrillent la terre, qui l'ont divisée en parcours, en séjours, en clubs soigneusement préservés de toute proximité sociale abusive, qui ont fait de la nature un 'produit', comme d'autres voudraient faire de la littérature et de l'art, sont les premières responsables de la mise en fiction du Monde, de sa déréalisation d'apparence – en réalité, de la conversion des uns en spectateurs et des autres en spectacle".

Et l'auteur, décrivant ce qu'il appelle "l'impossible voyage", en vient curieusement à dénier aux voyageurs contemporains toute possibilité de découverte et toute capacité à la rencontre :

"L'impossible voyage, c'est celui que nous ne ferons jamais plus, celui qui aurait pu nous faire découvrir des paysages nouveaux et d'autres hommes, qui aurait pu nous ouvrir l'espace des rencontres".

En 2002, les chercheurs de l'équipe MIT¹ se sont penchés sur le phénomène du tourisme et ils se sont à leur tour interrogé sur l'opposition entre l'image mythifiée des voyageurs et la mauvaise réputation persistante des touristes :

"Le mythe du voyageur est aujourd'hui alimenté par certains tour-opérateurs spécialisés dans le "tourisme d'aventure" et certains guides célèbres comme le *Guide du routard* ou *Lonely planet* qui en ont fait leur fonds de commerce en laissant penser à leurs lecteurs qu'ils leur apportent la découverte de paysages inédits, d'une nature encore vierge et d'une rencontre authentique avec le pays visité et ses autochtones.[...] Évidemment, l'une des premières conséquences de la publication de tels guides est l'ouverture au tourisme de lieux précisément choisis pour leur absence de touristes... Le paradoxe est bien alors autant une contradiction fondamentale qu'une illusion aux limites de la tromperie : car qu'espérer d'autre du tirage de ces guides à des dizaines de milliers d'exemplaires qu'une abondante fréquentation touristique produisant les effets que ceux-là même dénoncent aussi mécaniquement qu'hypocritement ?".

1. MIT : « Mobilités, itinéraires, territoires », Université Paris 7.

Au-delà de l'opposition caricaturale entre touristes et voyageurs, quels sont donc les éléments qui peuvent permettre de distinguer entre elles les différentes formes du voyage, de l'exploration au tourisme ?

Leur dénominateur commun, tout d'abord, nous semble pouvoir se résumer par les idées de curiosité et de désir d'ailleurs, de déplacement physique et de nécessité du retour. La curiosité est avec le désir d'ailleurs l'un des principaux moteurs du voyage comme du tourisme. Affirmer que le déplacement physique est l'un des constituants fondamentaux de toutes les formes de voyage signifie que l'on ne considère pas ici l'idée de "voyage intérieur" – ou encore le fameux *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (1795) – comme des formes de voyage à proprement parler. Le mot voyage a été forgé en français à partir des mots latins *via*, (la voie, la route) et *viaticum* (l'argent pour le voyage), et il renvoie donc à l'idée de déplacement et de cheminement. Claude Lévi-Strauss avait proposé d'élargir ce sens premier dans *Tristes tropiques* (1955) :

"On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale. Chaque impression n'est définissable qu'en la rapportant solidairement à ces trois axes, et comme l'espace possède à lui seul trois dimensions, il en faudrait au moins cinq pour se faire du voyage une représentation adéquate".

Le déplacement physique du voyageur est donc une condition nécessaire pour que le voyage tel que nous l'entendons ici soit avéré, et ceci à une distance géographique de son domicile suffisamment importante pour qu'elle l'oblige à un changement effectif de son mode de vie habituel. Cet éloignement matériel se traduit dans le temps par une durée qui doit être, en conséquence, suffisamment longue pour que les habitudes du voyageur soient modifiées. L'idée du "hors-quotidien" est ainsi proposée par Rémy Knafou et Mathias Stock dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*¹ (2003) pour définir le tourisme.

La nécessité du retour est une autre caractéristique commune des différentes formes de voyage comme l'écrivait Stendhal en 1837 dans les *Mémoires d'un touriste* : "Ce que j'aime du voyage, c'est l'étonnement du retour". Un voyage, même long, doit avoir une fin, sans quoi il sera qualifié de "voyage sans retour" pour bien marquer son anomalie. De ce fait, les migrants ne peuvent pas être considérés comme des voyageurs à proprement parler même si le déplacement géographique hors du cadre

1. Article « tourisme ».

quotidien de leur lieu d'origine est la condition première de leur émigration. Il arrive cependant que des migrants soient finalement contraints de revenir dans leur pays d'origine et la question du voyage peut alors éventuellement se poser.

Parmi les différentes formes du voyage, la distinction la plus aisée à effectuer est celle qui permet de caractériser l'exploration dont l'étymologie, selon Yves Lacoste (2003), pourrait venir de la formule latine *ex prolator* : "se porter en avant vers l'extérieur". La longue durée potentielle du déplacement et le risque accepté comme l'une de ses données constitutives sont des marqueurs qui valent aussi bien pour les formes anciennes de l'exploration que pour ses formes contemporaines comme l'exploration sportive¹, la quête personnelle² ou encore certaines formes d'enquêtes journalistiques³. L'explorateur accepte le risque, inhérent à son entreprise et souvent omniprésent, quand le simple voyageur n'a au contraire cessé de chercher à le réduire, voire à le supprimer. Cela est évidemment particulièrement vrai pour le tourisme, visage le plus contemporain du voyage et dont le développement même s'appuie sur une nécessité de sécurité toujours accrue – et donc une absence de risque.

Au-delà des définitions sur les motifs du déplacement qui sont utilisées par les organismes internationaux, tels l'Organisation mondiale du tourisme, mais qui sont le plus souvent ambiguës et de ce fait généralement insuffisantes, le tourisme, à son tour, nous semble pouvoir être distingué, parmi les différentes formes de voyage, par un critère qui est la recherche d'une maîtrise de l'incertitude (et non de l'inattendu). L'articulation entre le temps imparti au déplacement et les lieux parcourus et visités doit être encadrée de la manière la plus rigoureuse possible, en ne laissant qu'une place très réduite à l'incertitude, alors qu'elle peut fort bien s'accommoder d'aléas, assumés ou même recherchés, pour d'autres formes de voyages. On peut donc proposer la "recherche de l'efficacité" comme critère de différenciation : le tourisme est une forme de voyage qui réclame d'être

1. Voir par exemple les très nombreuses disparitions de montagnards français dans l'Himalaya : Pierre Beghin dans l'Annapurna en 1992 ; Benoît Chamoux dans le Kangchenjunga en 1995 ; Chantal Mauduit dans le Dhaulagiri en 1998 ; Eric Escoffier dans le Broadpeak en 1999 ; Jean-Christophe Lafaille dans le Makalu en 2006...

2. Voir par exemple les risques considérables encourus et assumés par Bernard Ollivier lors de ses quatre voyages successifs le long de la Route de la Soie, d'Istanbul à Xi'an (Chine) entre 1999 et 2002.

3. L'enquête extrêmement risquée menée par le journaliste italien Fabrizio Gatti (2008) sur les routes de migration empruntées par les clandestins à travers le Sahara en est par exemple une très bonne illustration.

"efficace", car il nécessite généralement de voir un nombre de choses bien défini – villes, monuments, musées, sites – dans un temps imparti qui ne peut être dépassé ; il faut en "avoir pour son argent" (ce qui n'est pas critiquable car les touristes, au contraire d'autres voyageurs, financent eux-mêmes leur déplacement). Le rapport du temps à l'espace apparaît ainsi comme différent selon qu'on est touriste ou qu'on se considère comme voyageur (Lecoquierre, 2008). Dans le domaine des transports, Marc Augé (1992) propose une approche assez similaire lorsqu'il distingue le *passager* (celui qui définit sa destination) du *voyageur* (celui qui flâne en chemin).

Un autre critère permettant de distinguer les touristes par leur pratique spécifique a été proposé par les chercheurs du MIT avec l'idée de "projet existentiel du touriste" :

"Les touristes ne se trouveraient pas dans les lieux touristiques uniquement pour consommer, consumer les lieux, mais pour, à travers les lieux, se construire, se reconstruire, évoluer, se transformer. Ils seraient donc dans une disposition particulière par rapport aux lieux où ils prennent place et en cela les habiteraient pleinement".

Cette idée originale et novatrice a été précisée par G. Ceriani, R. Knafou et M. Stock en 2004 dans un article intitulé "Les compétences cachées du touriste"¹ :

"On peut émettre l'hypothèse que l'acquisition des compétences géographiques se produit sous la forme d'un processus d'apprentissage, à l'échelle individuelle et générationnelle".

La principale valeur du voyage, sous toutes ses formes, est finalement la possibilité de la confrontation directe avec la réalité de l'organisation du monde, au-delà des discours tout faits sur l'homogénéisation des cultures et des analyses convenues sur la mondialisation. Le tourisme, tout particulièrement, est un moyen privilégié pour les hommes de pouvoir vérifier physiquement la diversité persistante du monde. Lorsqu'il n'est pas coupé de son environnement géographique par des barrières étanches, formule assumée par certaines stations ou clubs de vacances, il est bien la meilleure solution qu'aient les hommes de se confronter, plus ou moins ouvertement, avec l'altérité (d'un pays, d'une région, d'un peuple, d'une culture) et donc de faire "l'expérience physique et pas seulement intellectuelle de la différence géographique et culturelle" (Lecoquierre, 2008).

1. « Voyages, migration, mobilité », n° 145.

Une question se pose cependant : celle de la mise en scène du spectacle du monde, soulignée par Marc Augé dans *L'impossible voyage* et que Sylvie Brunel (2006) a appelé la "disneylandisation du monde". Cette question, qui renvoie à celle de la recherche d'authenticité, souvent présentée comme l'un des arguments du voyage, avait poussé Eric Dardel à envisager ce dernier, dans *L'homme et la terre* en 1952, comme une manière pour l'homme de "déserrer dans l'inauthentique".

Cette pratique de la mise en scène de la réalité du monde au profit des voyageurs et des touristes a été mise en évidence, de façon assez inattendue, dans un livre très récent (2010) publié par le politologue Omar Saghi à propos du pèlerinage à La Mecque :

"Le pèlerinage sauvage est devenu absolument impossible, tout est scrupuleusement encadré par les autorités, rationalisé, rentabilisé. Le rite lui-même est taylorisé pour faciliter la circulation autour de la Ka'ba. Et les agences de voyage promeuvent les séjours en formule tout compris (à partir de 2000 euros, en moyenne de 4000 à 5000 euros). La Mecque s'est en quelque sorte "disneylandifiée", et l'industrie du hajj s'accélère à grande vitesse"¹.

Faut-il s'offusquer de ces pratiques alors qu'elles répondent assurément à la demande spécifique des touristes – et des pèlerins – et qu'elles constituent finalement une sorte de médiation entre ce que vivent réellement les gens et ce que des visiteurs ponctuels peuvent percevoir de leur vie ? L'anthropologue Céline Cravatte (2009) souligne que la mise en scène à des fins touristiques peut conduire "à conférer une valeur marchande à des pratiques qui en étaient dépourvues auparavant". Cela comporte évidemment le risque d'un "détournement du sens conféré aux pratiques culturelles" mais l'anthropologue considère que la marchandisation ne mène "pas nécessairement à une perte irrémédiable d'authenticité" et qu'elle peut au contraire "être un moyen de rendre plus vivaces certaines pratiques aux yeux des autres".

Les multiples formes du voyage contemporain

Le voyage est ancré dans l'espace géographique en fonction des différentes dimensions de ce qu'on pourrait appeler le système voyage : identité culturelle et territoriale des voyageurs, motif du voyage, attractivité des lieux visités, modalités et infrastructures de transport, effets du voyage

1. Omar Saghi, entretien au *Nouvel Observateur*, n° 2400, 4-10/11/2010.

sur les mutations sociales, culturelles et territoriales. Dans le voyage, il y a toujours un lieu de départ et un lieu de destination, des itinéraires et des moyens pour les réaliser, des voyageurs qui circulent entre les lieux avec les moyens techniques et économiques permettant de parcourir les itinéraires. On peut donc poser que le voyage, tel que nous l'avons défini, est géographique par essence car il suppose des interrelations, des réseaux de transport et de communication, des contacts, des échanges, des déstabilisations et des conflits aussi, et toutes ces dimensions constitutives sont inscrites physiquement et matériellement dans l'espace géographique.

Pourquoi cependant ne pas s'en tenir au tourisme, thématique déjà existante dont ont su se saisir certains géographes ? Le voyage, plus large que le tourisme mais l'englobant bien évidemment, permet de retenir la combinaison "déplacement - éloignement - étendue géographique" comme cadre général de la thématique plutôt que de se heurter aux difficultés et aux insuffisances d'une approche par le motif du déplacement. En effet, les définitions de l'Organisation mondiale du tourisme (OMT)¹ ne font pas de différence claire entre les déplacements pour les loisirs et ceux qui ont lieu dans le cadre d'une activité professionnelle. Ainsi, la définition la plus récente (2000) reste assez ambiguë sur les motifs du voyage touristique :

"Les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans les lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs, non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité".

La principale difficulté des définitions de l'OMT est de considérer que les voyages d'affaires peuvent être appréhendés comme des déplacements de type touristique :

"Le tourisme dit "d'affaires" est un mouvement non touristique à proprement parler puisqu'il s'inscrit dans le temps du travail et ne relève pas de déplacements d'agrément : dans le tourisme "d'affaires", l'individu ne choisit pas sa destination, ne paie pas son écot et reste dans le temps du travail, même si, une fois le travail terminé, il peut disposer de loisirs en fin de journée" (Knafou, 1997).

Outre les loisirs et les affaires, on peut répertorier d'autres motifs de voyage comme les déplacements à objet scientifique (missions

1. En 1978, l'OMT a établi une liste très large de motifs possibles pour définir le tourisme : agrément (vacances et séjours de fin de semaine), santé (thermalisme, thalassothérapie), missions ou réunions de toute sorte (congrès, séminaires, manifestations sportives...), voyages d'affaire et déplacements professionnels, voyages scolaires.

glaciologiques, volcanologiques, paléolithologiques, ethnographiques, géographiques...) ou sportif (expéditions himalayennes ou spéléologiques¹ par exemple).

De nombreux voyageurs relèvent aussi de la catégorie que nous avons appelée quête personnelle :

"Il s'agit pour eux de cheminer sur une route qu'ils ont choisie en fonction de critères qui leur sont personnels et d'atteindre un objectif au terme d'un voyage de longue durée. Dans ce type de voyage, il est tout à fait évident que le cheminement vaut plus que l'objectif et que la validité de l'exploration ne dépend pas de l'objectif final en lui-même" (Lecoquierre, 2008).

Les exemples sont nombreux de ces voyageurs pour lesquels le motif du voyage relève de la quête de sens, que celui-ci soit de nature philosophique, spirituelle ou religieuse. Ella Maillart est l'un des meilleurs exemples de cette catégorie de voyageurs. Ayant voyagé toute sa vie à travers l'Asie, elle avait magnifiquement défini sa passion dans *La voie cruelle*, récit d'un long voyage en Asie centrale en compagnie d'Anne-Marie Schwarzenbach en 1939 : "Nous avons décidé de ne pas nous plaindre du monde avant d'en savoir davantage". Ella Maillart ne voyageait ni pour des motifs scientifiques – elle n'était pas ethnologue – ni pour des motifs littéraires – elle ne voyageait pas pour écrire – mais bien pour l'unique satisfaction de vivre selon ses désirs les plus profonds et de sentir monter "cette attente impatiente, cette constante excitation éveillée par l'inconnu"² :

"Apprendre à connaître la vie. Surtout la rendre vraie en la simplifiant moralement et physiquement. Alors seulement, en goûter la saveur saine. Il faut tout réapprendre afin de pouvoir apprécier. C'est la notion que nous avons plus ou moins perdue : le prix de la vie"³.

Les voyageurs de ce type sont nombreux aujourd'hui ; ce sont par exemple ceux qui arpentent les routes de Saint-Jacques de Compostelle, pour des motifs spirituels ou non, ou encore ces familles qui choisissent de s'embarquer sur un voilier à destination des Antilles, de la Polynésie ou des archipels océaniques, pour une durée le plus souvent limitée mais dont le voyage peut parfois être finalement sans retour. Le pèlerinage relève aussi

1. De nombreuses expéditions sont par exemple menées dans le Caucase (Géorgie) depuis 2004 où des équipes russes et ukrainiennes ont réussi à dépasser pour la première fois les deux mille mètres de dénivellation dans le gouffre de Krubera-Voronja. C'est désormais le gouffre connu le plus profond du monde (- 2191 mètres).

2. *La voie cruelle*, 1947.

3. *Des monts célestes aux sables rouges*, 1943.

de cette catégorie de voyages dans lesquels la quête personnelle constitue à la fois le moteur et l'objectif du cheminement ; sa pratique permet de signifier physiquement, par le déplacement et le temps consacré à la pérégrination, ce cheminement qui n'est donc pas seulement une expérience intérieure et désincarnée. L'islam a fait du pèlerinage à La Mecque l'un de ses cinq piliers et le christianisme s'est toujours appuyé sur le cheminement spirituel, à la fois physique et intérieur, comme pratique fondamentale de la vie des croyants. Dans cette même catégorie de la quête personnelle trouve place aussi le voyage à pied sur les routes historiques du Japon, comme la "Tokaidô" entre Tokyo et Kyoto et la "Nakasendô" à travers les montagnes de l'intérieur qui, selon Sylvie Guichard-Anguis (2006), attirent aujourd'hui de nombreux adeptes qui y trouvent "la conjugaison de deux univers associés à la nostalgie : une époque révolue au cœur de l'identité japonaise et une nature encore protégée où se loge une grande partie de la sensibilité japonaise".

Cette forme de voyage est désignée au Japon par le terme *tabi* bien que le sens de ce mot ait aujourd'hui tendance à s'élargir (Guichard-Anguis, Moon, 2009).

Le voyage peut donc prendre différentes formes, parmi lesquelles le tourisme, mais ce dernier ne peut efficacement rendre compte de la totalité des modalités d'exercice d'une activité qui apparaît comme multiforme à l'époque contemporaine. Un cadre supérieur ou un scientifique en mission à l'étranger, un pèlerin partant pour Lourdes, Jérusalem, Lhassa ou la Mecque, une famille s'embarquant pour un voyage de plusieurs mois en camping-car ou en bateau à voile, peuvent bien évidemment "faire du tourisme" dans le cadre de leur déplacement mais celui-ci n'est pas réductible à une activité de type touristique, c'est-à-dire organisée autour d'une dimension de loisirs et répondant à la nécessité de l'articulation rigoureuse entre le temps imparti au déplacement et les lieux parcourus, telle que nous l'avons proposée précédemment.

Le voyage comme objet de recherche : une interface dynamique avec la diversité du monde

Le voyage, dans la multiplicité de ses formes, peut être appréhendé comme une interface de situation. Traiter du voyage sous l'angle de l'interface de situation amène à mettre l'accent sur la différenciation et l'échange, dimensions cardinales de toutes les formes d'interface

(Lecoquierre, 2010). Si dans les formes classiques d'interfaces de contiguïté (littorales, frontières, etc.), la différenciation est première et constitutive de l'interface, elle n'est qu'une conséquence des interfaces de situation dans lesquelles ce sont les échanges entre les personnes entrant en contact dans des lieux à fort contenu identitaire (hauts lieux, sites touristiques, lieux de pèlerinage, aires préservées) qui génèrent une différenciation entre ces lieux et les autres lieux environnants non concernés par l'interface. L'échange est inhérent au voyage, tout particulièrement sous sa forme touristique même si un certain enfermement recherché peut l'emporter parfois sur la volonté d'ouverture. Pour reprendre la belle formule des chercheurs du MIT (2002), les touristes se nourrissent du "différentiel entre les lieux" et on peut ajouter que, bien souvent, ils contribuent eux-mêmes à créer ce différentiel par leur pratique sélective des lieux et par les échanges qu'ils y nouent.

L'idée de l'interface de situation est assez couramment utilisée en géographie dans les domaines de l'environnement et du tourisme. Pour l'environnement, les principaux utilisateurs en sont Jean-Paul Ferrier (1998) – "L'interface nature-culture est bien l'une des interrogations centrales que pose notre rapport au monde" – et Georges et Claude Bertrand (2002) qui proposent par exemple de "construire un paradigme d'interface entre la société et la nature". Pour ce qui concerne l'analyse du tourisme comme forme d'interface, Jean-Christophe Gay (2008) a proposé trois grands types d'interfaces touristiques, "en fonction de la manière dont elles organisent la confrontation avec l'altérité". La première formule est celle des "interfaces qui ménagent l'altérité", présentées comme les plus courantes : "L'enclave touristique, l'hôtel international standardisé, le paquebot de croisière ou le voyage organisé sont les principaux dispositifs conçus ou utilisés à cet effet".

Ce type d'interface a pour objectif de "retrouver du quotidien dans le hors-quotidien et de réduire l'angoisse de l'Ailleurs...". La deuxième formule est celle des "interfaces qui exploitent l'altérité", c'est-à-dire les formes de tourisme qui s'opposent à la standardisation comme l'écotourisme ou le tourisme éthique ; leur objectif est de "survaloriser" l'altérité et de revendiquer la recherche de l'authenticité. Cette dernière dimension pose évidemment de multiples questions tant il est vrai que l'authenticité est le plus souvent en trompe-l'œil dans un monde où la mise en scène est fréquemment la règle. La troisième formule proposée par J.-C. Gay se rapporte aux "interfaces qui mettent en scène l'altérité". Ce sont tout particulièrement "les lieux courus et fréquentés par ceux qui souhaitent que

leur séjour ne passe pas inaperçu", de Saint-Tropez à Monte-Carlo et de Val d'Isère à Courchevel.

Parler du voyage comme d'une interface *dynamique* avec la diversité du monde signifie aussi que les situations ne sont jamais acquises une fois pour toutes et que les lieux de la différenciation et du contact sont évolutifs en fonction de la valeur que les voyageurs y attachent et des contacts qu'ils peuvent y nouer avec les autres, différents, autour de dimensions identitaires communes.

Le voyage comme objet de recherche scientifique se prête particulièrement bien à l'analyse croisée de différentes disciplines des sciences de l'homme et de la société (anthropologie, économie, géographie, histoire, sociologie) ainsi que de la littérature. Hormis les recherches menées sur le tourisme depuis une quinzaine d'années, les géographes ont peu investi ce champ en tant que tel alors que le voyage s'inscrit dans l'étendue géographique ; de ce fait, ils y ont toute leur place aux côtés des chercheurs qui se sont davantage emparés de ce sujet, comme les anthropologues. Les analyses stimulantes menées sur le tourisme, notamment par le laboratoire MIT, sont pourtant une bonne illustration des riches perspectives qu'ouvre aux géographes l'analyse des formes et des modalités de la mobilité choisie des hommes. Plus largement, le voyage peut être un cadre pertinent permettant d'organiser, de manière interdisciplinaire, la recherche sur les différentes formes d'un type de mobilité qui est devenu omniprésent dans le monde du début du XXI^e siècle.

Bibliographie

- AUGÉ, M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, coll. La librairie du XXI^e siècle, 150 p.
- AUGÉ, M., 2000 [1997], *L'impossible voyage - Le tourisme et ses images*, Rivages poche/Petite bibliothèque, 189 p.
- BAILLY, A., SCARIATI R., 1999, *Voyage en géographie*, Anthropos, 104 p.
- BARLEY, N., 1994 [1983], *Un anthropologue en déroute (The innocent anthropologist)*, Petite bibliothèque Payot, 278 p. (trad. M. Duchamp).
- BERTRAND, C., BERTRAND, G., 2002, *Une géographie traversière - L'environnement à travers territoires et temporalités*, Arguments, 311 p.
- BONNEMAISON, J., 2000, *La géographie culturelle*, CTHS, 152 p.
- BOUVIER, N., 1996 [1963], *L'usage du monde*, Droz – Petite bibliothèque Payot, 349 p.
- BRUNEL, S., 2006, *La planète disneylandisée*, Sciences humaines éditions, 275 p.
- BRUNET, R., FERRAS, R., THERY, H., 1992, *Les mots de la géographie*, Reclus/La Documentation Française, 470 p.

- CHATEAUBRIAND (de), F.-R., 2002 [1811], *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Garnier-Flammarion, 446 p.
- CRAVATTE, C., 2009, "L'anthropologie du tourisme et l'authenticité", *Tourismes - La quête de soi par la pratique des autres*, Cahiers d'études africaines, Paris, éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, XLIX, 193-194, p. 603-619.
- DARDEL, E., 1990 [1952], *L'homme et la terre*, CTHS, 199 p.
- DESCOLA, P., 1993, *Les lances du crépuscule*, Plon-Terre humaine, 506 p.
- DUHAMEL, P., 2006, "De la relation entre transport et lieux touristiques", *Transport et tourisme*, Cahiers de géographie, Edytem, Chambéry, n° 4, p. 23-31.
- DUHAMEL, P., VIOLIER, P., 2009, *Tourisme et littoral : un enjeu du monde*, Belin, 192 p.
- FERRIER, J.-P., 1998, *Le contrat géographique ou l'habitat durable des territoires*, Lausanne, Payot, 251 p.
- GATTI, F., 2007, *Bilal sur la route des clandestins (Bilal. Il mio viaggio da infiltrato nel mercato dei nuovi schiavi)*, Editions Diana Levi, 2008 (trad. J.-L. Defromont), 478 p.
- GAY, J.-C., 2008, "Tourisme, interfaces et discontinuités", *Les interfaces - Ruptures, transitions et mutations*, Presses universitaires de Bordeaux, Espaces tropicaux, n° 19, p. 151-155.
- GAYET, M., 2006, *Alexandre de Humboldt, le dernier savant universel*, Vuibert-Adept, 412 p.
- GUICHARD-ANGUIS, S., 2006, "Le voyage sur la Nakasendô (Japon)", *Transport et tourisme*, Cahiers de géographie, Edytem, Chambéry, n° 4, p. 221-230.
- GUICHARD-ANGUIS, S., MOON, O. (dir.), 2009, *Japanese tourism and travel culture*, Routledge, 221 p.
- HUGO, V., 2002 [1834-1872], *Voyages*, Robert Laffont, 1313 p.
- HUMBOLDT (de), A., 1997 [1811], *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne du Mexique*, Utz, 906 p. (deux tomes).
- HUMBOLDT (de) A., 1848 à 1859 (1845 pour la version allemande), *Cosmos. Essai d'une description physique du Monde (Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung)* Paris : Gide et Baudry, 4 volumes, 2782 p.
- KNAFOU, R. 1997, "Tourisme et loisirs", *Atlas de France*, Reclus.
- KNAFOU, R. (dir.), 1998, *La planète "nomade". Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Belin, 247 p.
- LA CONDAMINE (de), C.-M., 2004, *Voyage sur l'Amazone*, La Découverte/Poche, 170 p.
- LACOSTE, Y., 2003, *De la géopolitique aux paysages - Dictionnaire de géographie*, Armand Colin, 413 p.
- LECOQUIERRE, B., 2001, "Le Sahara, terre mythique d'exploration", *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, Le Havre, Institut de sociologie économique et culturelle, n° 36, p. 11-35.
- LECOQUIERRE, B., 2008, *Parcourir la terre - Le voyage, de l'exploration au tourisme*, L'Harmattan (coll. *Là-bas*), 273 p.
- LECOQUIERRE, B., 2010, *Différencier et échanger : les interfaces dans l'espace géographique*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université du Havre, 19 mai 2010, 233 p. (volume 2).
- LÉVI-STRAUSS, C., 1955, *Tristes tropiques*, Plon/Terres Humaines, 504 p.
- LÉVY, J., LUSSAULT, M. (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 1034 p.

- MAILLART, E., 1943, *Des monts célestes aux sables rouges*, Grasset - Petite bibliothèque Payot, 2001, 358 p.
- MAILLART, E., 2001 [1947], *La voix cruelle*, Éditions Jeheber (Suisse), Petite librairie Payot, 313 p.
- MIT (équipe), 2002, *Tourismes 1. Lieux communs*, Belin/Mappemonde, 320 p.
- MIT (équipe), 2005, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Belin/Mappemonde, 349 p.
- NIZAN, P., 2002 [1925], *Aden Arabie*, La Découverte/Poche, 162 p.
- RAYNAL, G., 1781, *Histoire philosophique et politique des Deux Indes*, François Maspero, 1981, 378 p.
- ROUSSEAU, J.-J., 1997 [1755], *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les peuples*, Classiques Hachette, 153 p.
- SAGHI, O., 2010, *Paris-La Mecque. Sociologie du pèlerinage*, PUF, 296 p.
- URBAIN, J.-D., 2002 [1991], *L'idiot du voyage*, Petite bibliothèque Payot, 354 p.
- ZWEIG, S., 2000 [1926], *Voyages (Auf Reisen)*, Belfond/Le Livre de Poche, 187 p. (trad. H. Denis-Jeanroy, 2000).